

AUX ABONNÉS RETARDATAIRES,

Il reste encore un bon nombre d'abonnés qui sont en retard dans le paiement de leur abonnement. Nous espérons qu'ils ne se feront pas priés plus longtemps pour s'acquitter envers l'administration du journal. Qu'ils se rappellent que l'abonnement n'est pas dû qu'à la fin de l'année, mais qu'il est payable d'avance.

Il y en a qui nous écrivent pour avoir leur compte et d'autres disent qu'ils attendent le collecteur. Le prix de l'abonnement est sur le journal et les abonnés doivent en envoyer le montant par la malle, et sur réception nous leur expédierons un reçu comme nous avons coutume de le faire.

Nous espérons que ceux qui n'ont pas encore payé s'empresseront de faire parvenir de suite le montant de leur abonnement et qu'il ne restera pas un seul retardataire.

L'ADMINISTRATION.

LE COUTEAU.

—Messieurs, dit Louis Gerbaud en levant son verre, je vous demande de porter un toast à notre excellent ami Durocher, qui a eu l'admirable idée de nous réunir ici, nous tous, vieux camarades du collège, dispersés par les hasards de la vie aux quatre coins du monde. Or, depuis quinze ans que nous nous sommes séparés, chacun de nous a dû voir du pays et des hommes, un coin plus ou moins pittoresque de la nature ou de la vie... Mettons-nous à contribution d'une histoire. Qui réclame l'honneur d'ouvrir le feu ?...

—Personne, à ce qu'il paraît ! fit Durocher. Mais il y a moyen d'arranger les choses. Mettons nos dix noms dans un chapeau, et tirons au sort.

Adopté ?

—Adopté !

—Messieurs, reprit Louis Gerbaud au bout de trois minutes, c'est comme dans la complainte du "Petit Navire" : Le sort tomba sur le plus jeune... C'est à notre ami charmant de s'exécuter le premier !

—Je suis prêt, fit Armand en s'inclinant. Vous savez que je viens de passer trois années en Corse. C'est donc une légende corse que je m'en vais vous dire... Souffrez d'abord que je prenne ma voix la plus grave ; car le ton fait la chanson,—et ma chanson n'est pas des plus folâtres.

—Va toujours, dit Louis Gerbaud. Si nos mouchoirs ne suffisent pas, nous avons encore nos serviettes.

Et voici l'histoire que, de sa voix la plus grave, Armand raconta :

* * Dans le chemin creux bordé de pierres et de ronces, sous la claire nuit pleine d'étoiles, Stefana marcha vivement. Elle était bien en retard !... Heureusement, Domenico avait de la patience... pour elle. Le robuste garçon, au regard si fier qu'aucun homme ne lui aurait fait baisser les yeux, était entre ses mains comme un esclave. Sur un mot, sur un signe, il lui obéissait, docile et charmé. Elle lui avait dit : Sois là, j'y viendrai,—il devait y être. Est-ce sa faute, à elle, si les vieux parents s'étaient couchés justement ce soir-là une demi-heure plus tard que d'habitude ?... Enfin, elle arrivait, un peu essoufflée, par exemple, car elle avait couru. Déjà, sous la vague lumière qui tombait du ciel, elle apercevait là-bas le petit bouquet d'arbres où il devait l'attendre. Ah, le bon baiser qui allait

brûler ses lèvres, le chaud baiser rendu plus ardent par la longue fièvre de l'impatience !...

Elle était arrivée. Personne.

Comment, personne ? Domenico n'était donc pas là ?...

Soudain, Stefana jeta un cri farouche. A trois pas d'elle, là, devant ses yeux, sous le pan d'ombre projeté par le bouquet d'arbres, une forme gisait, étendue. Domenico, peut-être ?...

C'était lui ! Lui, mort ?... Non, vivant ! Car un soupir venait de s'échapper de ses lèvres. Mais blessé, car ce soupir ressemblait à un râle.

—Domenico ! qu'as-tu ? qu'y a-t-il ? Réponds-moi... Parle-moi !

Elle s'était jetée sur lui avec un emportement de fauve. Elle avait soulevé sa tête, l'avait posée sur ses genoux. Et elle l'étreignait de ses deux bras avec une douleur furieuse.

Une plainte sourde lui répondit enfin. Domenico venait d'ouvrir les yeux.

—Parle-moi ! reprit-elle, affolée. Tu es blessé ?

—A mort, fit le jeune homme d'une voix faible.

—Fais-toi. Ne dis pas cela !

—C'est la vérité.

—Ton couteau est à ta ceinture. Tu ne t'es donc pas battu ?

—Le lâche m'a frappé par derrière.

—Le misérable ! Son nom ?

—Pietro.

—Lui ! C'est lui qui t'a tué ? Pourquoi ?

—Il t'aime.

—Qui te l'a dit ?

—Lui. Il a fait serment... que tu ne serais qu'à lui.

—L'infâme !

—Stefana, je meurs. Fais-moi aussi ton serment.

—Lequel ?

—Jure-moi de n'être jamais à cet homme.

—Je te le jure.

* * Six mois plus tard, devant tout le village assemblée, Stefana épousait Pietro. Le soir de ses noces, dans le chemin creux bordé de pierres et de ronces, sous la claire nuit pleine d'étoiles, Stefana marchait lentement. Un homme marchait près d'elle, du même pas allangui, tournant la tête par moments vers sa compagne pour regarder son beau visage pur et blanc, où deux yeux noirs brillaient d'un éclat sombre et doux.

—Stefana, dit-il enfin, en s'arrêtant, la route est un peu longue. Voulez-vous appuyer votre bras sur le mien ?

—Non, répondit-elle, pas encore. La route ne me semble pas longue qui mène où je vais, et je ne me sens pas fatiguée.

—Quoi, n'aurai-je pas ce bonheur, le soir même de nos noces, de vous conduire à mon bras jusqu'au seuil de notre maison ?

—Merci, reprit Stefana. Mais vous me connaissez, Pietro. Je suis une étrange fille... J'ai besoin de me sentir seule, le plus seule possible. Et vous l'avez bien vu, tout à l'heure, puisque j'ai prié nos amis, contre l'usage, de ne pas nous faire la conduite ! Il faut me prendre comme je suis.

—Je t'adore comme tu es ! fit le jeune homme d'une voix sourde. Et tu le sais bien, toi qui, depuis trois mois, me mènes d'un regard comme un chien soumis !... Que tu veuilles être seule, soit, je le comprends. Mais être avec moi, c'est encore la solitude, si tu m'aimes vraiment, et si ton cœur est entré dans le mien !... Pourquoi refuses-tu mon bras ? Regrettes-tu déjà de m'avoir à ton côté ?

—Non, certes !

—Eh bien, marche avec moi comme une femme avec son époux... Stefana, je t'en supplie !

Le jeune homme s'était rapproché d'elle. D'un geste brusque, presque violent, elle l'écarta. Pietro la regarda avec surprise.

—Qu'as-tu donc ? demanda-t-il, pris d'une soudaine inquiétude.

Il cherchait à voir le visage de Stefana. Mais ses yeux la distinguaient à peine. Il ne voyait que sa fière silhouette, vaguement, estompée sous l'ombre d'un bouquet d'arbres dont les branches pendaient sur le chemin.

Il y eut un long silence.

Enfin, sans bouger, la jeune fille parla.

—Pietro, dit-elle d'une voix claire, reconnais-tu la place ?

—Quelle place ?

—Celle où Domenico a été tué !

Le jeune homme eut un haut-le-corps.

—Domenico ? fit-il. C'est ici ?... Tu crois ?...

—Tu devrais pourtant reconnaître l'endroit, reprit la jeune fille, puisque c'est toi qui l'a tué.

—Moi !

—Ne mens pas. C'est toi.

—Qui a dit cela ?

—Domenico lui-même.

—A qui ?

—A moi qui ai recueilli son dernier soupir.

Pietro ne répliqua pas. Mais il croisa ses bras sur sa poitrine, et resta un instant silencieux.

Eh bien, après ? dit-il enfin.

—Après ? reprit Stefana. Rien. Que te dirais-je que tu ne saches ? Quelque chose pourtant. J'ai jamais Domenico. Le savais-tu ?

—Oui. C'est pour cela que je l'ai tué.

—Tu m'aimais donc aussi, toi ?

—Mon action en est la preuve.

—La preuve ? Ainsi c'est pour me mériter que tu t'es fait infâme ?...

—Stefana, que dis-tu ?...

—La vérité. Domenico est mort assassiné.

—C'est faux !

—C'est vrai. Quand il est tombé, son couteau était encore à sa ceinture.

—Mensonge, car on ne l'a pas retrouvé sur son corps !

—C'est donc que quelqu'un l'y avait pris ?

—Qui ?

—Moi. Le voici !

D'un geste rapide, la jeune fille avait ouvert son corsage. Elle tendit son poing fermé. Une lame d'acier, courte et droite, y brillait toute nue.

Le jeune homme saisit son front dans ses deux mains.

—Est-ce un rêve que je fais ? s'écria-t-il d'une voix rauque. Est-ce toi qui me parles, Stefana ?... Achève donc ! Que veux-tu de moi ?

—Le châtiment de ton crime. Prends cette arme et tue-toi.

—Folie !

—Justice ! Tu es là, devant moi, tel que je t'ai voulu, fou d'amour, et rugissant de rage sous mon mépris. Pour que Domenico fût vengé, il fallait cela : ton illusion complète, pour que ton désespoir fût absolu !... Jusqu'à cette heure, tu as tout cru, tout espéré. Tes mains se tendent encore malgré toi pour saisir ton rêve... Tu es mon mari, je suis ta femme, et jamais deux êtres n'ont été séparés par un abîme plus profond, plus implacable !... Celle avec qui tu pensais dormir ce soir, côte à côte, dans l'extase de l'amour partagé, se dresse devant toi, farouche, le couteau de ta victime à la main, et te dit : "Pietro, cette lame a soif de ton sang... Prends-la et plonge-la dans ton cœur de traître !..."

—Stefana, tu es folle !

—Tu refuses ?

—Me tuer la nuit de mes noces !... Tu es trop belle pour cela !

—Tu refuses... et tu as l'audace de railler ? Tiens donc, lâche... C'est moi-même qui me ferai veuve !

Un cri retentit, et Pietro tomba foudroyé.

JOSEPH MONTET.